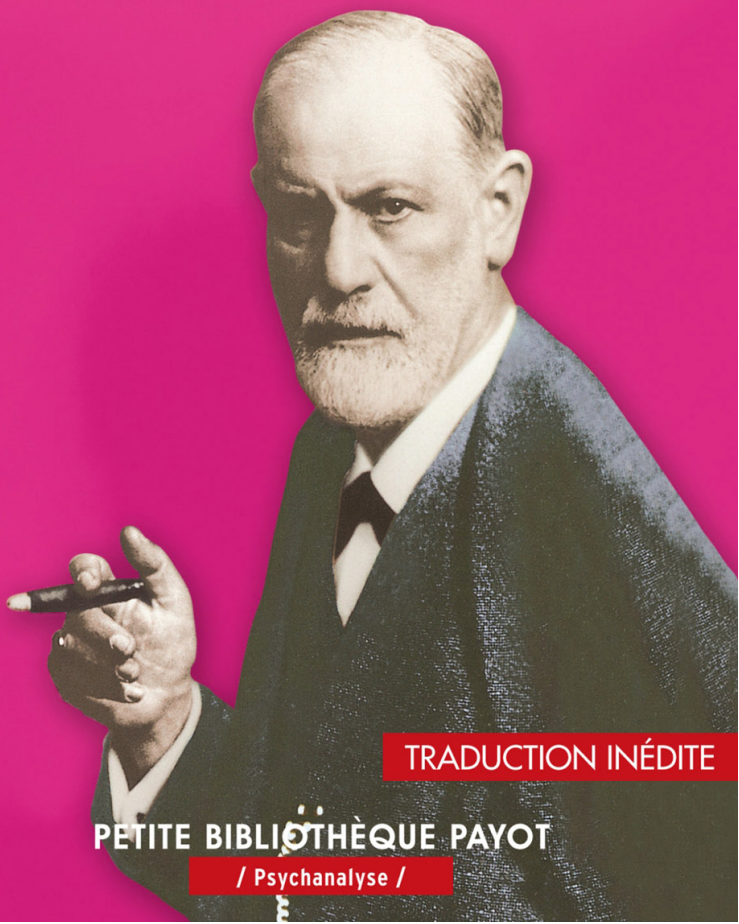


# Sigmund Freud

## Trois essais sur la théorie sexuelle



TRADUCTION INÉDITE

PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT

/ Psychanalyse /



« *Lorsque quelqu'un parle, il fait clair.* »

Voici le livre par où le « scandale » serait arrivé. Publié en 1905, sans arrêt remanié, corrigé, réécrit par Freud jusqu'à son édition définitive de 1920, il brise l'image de l'enfance innocente et place le « sexuel » au centre de toute l'activité psychique de l'être humain. C'est dans ces *Trois essais* que Freud parle pour la première fois de la pulsion, là aussi qu'il décrit l'enfant comme un pervers polymorphe, là encore qu'il explique comment l'on devient sexuellement adulte. S'en trouvent alors éclairés des débats très actuels de notre société, notamment ceux qui touchent à l'hypersexualisation des enfants, à l'homophobie, et plus généralement aux normes sexuelles.

Préface de Sarah Chiche

*Traduit de l'allemand par Cédric Cohen Skalli,  
Olivier Mannoni et Aline Weill. Traduction inédite*



**Trois essais  
sur la théorie sexuelle**

SIGMUND FREUD  
AUX ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES

*Cinq leçons sur la psychanalyse, suivi de : Contribution à  
l'histoire du mouvement psychanalytique*  
*Psychopathologie de la vie quotidienne*  
*Totem et tabou*  
*Introduction à la psychanalyse*  
*Essais de psychanalyse*  
*Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie*  
*Le Petit Hans, suivi de : Sur l'éducation sexuelle des  
enfants*  
*L'Homme aux rats. Un cas de névrose obsessionnelle,  
suivi de : Nouvelles Remarques sur les psychonévroses  
de défense*  
*L'Homme aux loups. D'une histoire de névrose infantile*  
*Le Président Schreber. Un cas de paranoïa*  
*Malaise dans la civilisation*  
*L'Homme Moïse et la religion monothéiste*  
*Psychologie de la vie amoureuse*  
*Notre relation à la mort*  
*Trois essais sur la théorie sexuelle*  
*Au-delà du principe de plaisir*  
*Psychologie des foules et analyse du moi*  
*Le Moi et le Ça*  
*Pulsions et destins des pulsions*  
*L'Inconscient*  
*Deuil et mélancolie*

(Suite en fin d'ouvrage)

Sigmund Freud

**Trois essais  
sur la théorie sexuelle**

*Traduit de l'allemand par Cédric Cohen Skalli,  
Aline Weill et Olivier Mannoni*

Préface de  
**Sarah Chiche**

**Petite Bibliothèque Payot**

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur  
payot-rivages.fr

Couverture : Sigmund Freud en 1921  
© Explorer/Mary Evans Picture Library

*Note de l'éditeur.* Le premier de ces trois essais (« Les aberrations sexuelles ») a été traduit par Cédric Cohen Skalli. Le deuxième essai (« La sexualité infantile ») a été traduit par Aline Weill. Les avant-propos et le troisième essai (« Les transformations de la puberté ») ont été traduits par Olivier Mannoni.

Conseiller scientifique : Gisèle Harrus-Révidi.

© Payot & Rivages, 2014  
pour la préface, la traduction française  
et la présente édition,  
106, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

ISBN : 978-2-228-91100-9



## PRÉFACE

### Éloge de l'égarement

*par Sarah Chiche*

#### *Viennoiseries*

« Passage suivant : à l'aide du tuyau en caoutchouc – je te montrerai comment – maintiens ce bâillon aussi solidement que possible dans ma bouche, de sorte que je ne puisse l'expulser avec la langue. Le tuyau est déjà prêt ! Afin d'augmenter mon plaisir, enveloppe s'il te plaît ma tête dans une de mes combinaisons et noue-la autour de mon visage dans les règles de l'art [etc., etc.] Prends je t'en prie une corde solide et passe-la en serrant autour de mes chevilles revêtues de bas nylon et de mes poignets puis, sans ma permission, avec cette même corde, entoure mes cuisses jusqu'en haut et plus haut encore et attache-les ensemble. Nous ferons des essais. Je t'expliquerai

chaque fois ce que je veux en m'inspirant de tes réalisations antérieures [etc., etc.] Est-il bien vrai, ainsi qu'il est écrit là, qu'elle lui enfoncera la langue dans le derrière pendant qu'il sera à califourchon sur elle ? Klemmer doute énormément de ce qu'il lit et accuse les mauvaises conditions d'éclairage. Une femme qui joue Chopin comme elle ne peut pas avoir voulu dire ça. Pourtant, c'est cela et rien d'autre qu'elle désire, précisément parce que sa vie durant elle n'a joué que du Brahms et du Chopin<sup>1</sup>. »

Forme spectaculaire de la perversion dite masochiste, le « contrat pervers » trouve dans *La Pianiste*, du Prix Nobel de littérature Elfriede Jelinek, ainsi que dans l'adaptation au cinéma qu'en fera, une génération plus tard, Michael Haneke, l'illustration aussi rigoureuse que glaçante de cette curieuse intrication de la « cruauté » et de la « pulsion sexuelle » dont parle Sigmund Freud dans ses *Trois essais sur la théorie sexuelle* – et dont il fait un ingrédient essentiel de « l'histoire culturelle de l'humanité ».

C'est dans la splendeur pétrifiée de Vienne, deuxième capitale du nazisme, mais où une erreur d'interprétation dans Schubert peut vous faire mépriser comme un chien, que plein d'amour pour son professeur de piano et complètement aveugle à ses buts érotiques, le jeune Walter

---

1. Elfriede Jelinek, *La Pianiste* (1983), traduit par Y. Hoffmann et M. Litaize, Jacqueline Chambon, 1988.

Klemmer se déclare. Mais Erika Kohut ne peut répondre à son impétuosité qu'en rejeton monstrueux d'une civilisation « boursouflée de culture », et en le ficelant à un pacte infernal – le contrat masochiste –, substitut défiguré, certes, mais à peine voilé de la relation incestueuse qui l'enchaîne à sa mère...

Freud, Jelinek, Haneke. Trois Viennois dont les œuvres s'étalent sur un siècle, tandis que les clauses du contrat masochiste semblent, quelles que soient les époques, strictement immuables – et c'est bien la fixité de ce théâtre pervers, son jeu au fond purement combinatoire, ses formes et ses affects prescrits, qui le rend si angoissant, comme une *commedia dell'arte* des ténèbres. Ces « peintures de mœurs » perverses (car on ne saurait négliger ce qu'elles donnent à *voir* au lecteur) correspondent en effet plus ou moins aux descriptions romanesques d'un quatrième Autrichien, l'écrivain Leopold von Sacher-Masoch (1836-1895), dont les récits<sup>1</sup> avaient très tôt attiré l'attention des premiers sexologues, au point que c'est à partir de ces récits

---

1. Le plus célèbre est *La Vénus à la fourrure*, écrit en 1870 (traduit et préfacé par Nicolas Waquet, Paris, Rivages poche, coll. « Petite Bibliothèque », 2009). On est beaucoup revenu, heureusement, sur les prétendues velléités pornographiques de Sacher-Masoch. D'un érotisme évident, mais souvent fort subtil, ses conceptions sont indissociables d'une théorie du mariage, de la propriété et de la vérité. Voir notamment la suite oubliée de la *Vénus* : *La Madone à la fourrure*, traduit par V. Piveteau, postface de Jean Allouch, Paris, EPEL, 2011.

scabreux qu'un cinquième Autrichien, le psychiatre Richard von Krafft-Ebing (1840-1902), forgera, en 1890, le mot « masochisme »<sup>1</sup>. Freud y revient longuement, dès 1905, dans la nouvelle traduction du premier de ces *Trois essais* que vous tenez en main.

### *Explosante-fixe*

« La beauté convulsive sera érotique-voilée, explosante-fixe, magique-circonstancielle, ou ne sera pas. »

André BRETON

Freud consacre ainsi ce premier essai à ce qu'il nomme « aberrations sexuelles ». *Abirrung*, en allemand, sonne bien moins moralisateur que « pervers » en français : c'est une anomalie dans le jeu d'une fonction, mais *abirren* veut aussi dire « emprunter les voies de traverse » et, de là, « se tromper » et « s'égarer ». Mais le lecteur d'aujourd'hui se glace, si j'ose dire, une deuxième fois, devant le sens que revêt désormais pour lui l'immuitabilité du scénario pervers, où la pulsion de mort triomphe *via* l'éros. Car cette pulsion de mort – que Freud proposera en 1920, longtemps

---

1. Richard von Krafft-Ebing (1890), *Les Formes du masochisme*, édition d'André Béjin, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2011.

après la première version des *Trois essais* – n'est pas forcément pulsion de destruction, de ruine, de chute. C'est la pulsion autrement plus énigmatique qui voudrait nous ramener à l'immobilité des pierres, de l'inorganique, à un inquiétant point zéro, asymptotique et inaccessible, à une anti-vie – ce qui fait de la vie freudienne, non pas « l'ensemble des forces qui résistent à la mort », comme disait avant lui Bichat, mais l'ensemble des forces qui *s'arrachent* à la mort. Du coup, cette pulsion anti-vitale est parfaitement compatible avec le gel du flux du temps, avec l'éclat immobile et suspendu d'une beauté frappée en plein vol, avec les apparences mortelles de l'éternité.

Il n'est donc pas sûr que les « aberrations sexuelles » du catalogue freudien aient le même sens que celui qu'elles avaient aux yeux de Freud avant l'expérience collective d'anéantissement de la culture que fut le premier conflit mondial. Encore moins après le second : le crime de masse, la torture méthodique et industrialisée, le déchaînement à grande échelle des pulsions de destruction les plus féroces, dans la guerre et le totalitarisme, nous forcent à changer de perspective. Elfriede Jelinek et Michael Haneke sont aussi les enfants de ces horreurs et c'est la face conservatrice de la pulsion de mort qu'ils mettent méticuleusement en scène, avertis qu'elle brûle encore sous le mince vernis de la « culture » et de la « paix » qui leur a succédé.

Mais nous n'avons plus guère accès, et c'est un autre point à garder en mémoire, à la culture de bordel qui inspirait Freud, cet homme du XIX<sup>e</sup> siècle. L'envers de la pruderie victorienne, on l'oublie en effet souvent, c'était l'immensité du phénomène prostitutionnel, et les tolérances inouïes que l'argent et le secret pouvaient acheter. Non dites, elles n'étaient cependant pas vraiment refoulées. Elles offraient au contraire au public, et pas uniquement masculin, un trésor d'expériences vécues ou connues par ouï-dire, mais en tout cas assez communes. Rappelons la légende selon laquelle, lors de leur première publication, en 1905, le contenu des *Trois essais* fut jugé si obscène qu'on cessa d'inviter Freud à dîner et même de le saluer dans la rue : elle fut mise en circulation par le psychanalyste Ernest Jones pour édifier le mythe freudien du chercheur solitaire et maudit. En réalité, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, l'émergence d'un discours positiviste adossant la morale non plus à la religion mais au droit et à la science<sup>1</sup>, avait contribué à l'élaboration, par les aliénistes, les médecins, les experts auprès des tribunaux, d'une sexologie scientifique, abondamment nourrie d'observations de cas. Bien vite, on renonce à entrer dans les détails scabreux en passant en latin (une

---

1. En 1810, le code pénal français entérine la laïcisation des pratiques sexuelles. Dès l'instant où elles se déroulent dans un cadre privé entre adultes consentants, elles ne peuvent plus faire l'objet d'un crime ni même d'un délit.

convention assez répandue jusque dans les années 1890), et les médecins appellent un chat un chat. On trouve le premier usage médical du mot « perversion » dès 1842 dans l'*Oxford English Dictionary* et, en France, c'est le psychiatre Claude-François Michéa (1815-1882) qui l'utilise en 1849 pour décrire la passion nécrophile du sergent Bertrand. Près de vingt ans avant les *Trois essais*, dans la *Psychopathia Sexualis* (1886), Richard von Krafft-Ebing déroulait déjà une foisonnante taxinomie des perversions sexuelles<sup>1</sup>. Albert Moll (1862-1939), qui mourut d'ailleurs le même jour que Freud, ou encore Henry Havelock Ellis (1859-1939) et ses monumentales *Études de psychologie sexuelle* (1897-1928) lui emboîtent le pas. C'étaient tous des gens fort dignes que leurs collègues saluaient poliment dans la rue...

Enfin, troisième et dernière précaution, le catalogue des perversions au sommet desquelles se dresse le masochisme ne se satisfait plus des explications darwiniennes qui étaient le ressort profond de l'entreprise de Freud. Rappelons que si Freud a milité, avec d'autres grands sexologues, comme Havelock Ellis, pour la dépénalisation de certaines perversions de son temps horriblement

---

1. Julie Mazaleigue-Labaste rappelle que « l'usage pornographique détourné en était monnaie courante » : « Le maudit problème du masochisme », in Sigmund Freud, *Du masochisme*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2011, p. 10.

réprimées (le code pénal impérial allemand mettait sur le même plan l'homosexualité et les rapports sexuels avec les animaux), ce n'est nullement par humanisme.

« Aberrations » sexuelles est un mot de physiologiste : dans une *espèce* vivante comme la nôtre, les fonctions sexuelles et de reproduction sont si complexes et intégratives que, pour Freud, il est parfaitement « normal » que nombre d'*individus* qui composent cette espèce « s'arrêtent dans leur développement et n'atteignent jamais leur stade ultime d'intégration ». Tous nous restons plus ou moins « fixés » à des stades antérieurs. Mais si c'est l'espèce qui se reproduit, pourquoi ne pas laisser les individus en paix ? Voilà le fondement freudien de la dépénalisation de l'homosexualité : non pas le fait que la pulsion sexuelle humaine serait « dénaturée » par la culture, mais parce que c'est une nature autrement plus compliquée (darwinienne, donc) qui conditionne le développement biologique et culturel de l'humanité. Cette confiance dans le naturalisme et la biologie ne nous paraît pas fausse<sup>1</sup>. Mais compte tenu de

---

1. Il est vrai que, dans le sillage de la psychanalyse lacanienne, s'est répandue l'idée que la pulsion sexuelle humaine consistait en une « dénaturation radicale » de l'instinct sexuel, du fait de la prise des êtres humains dans le langage. Jean Laplanche a même parlé de « fourvoiement biologisant » de l'interprétation de la sexualité chez Freud : Jean Laplanche, *Problématiques VII*, Paris, PUF, 2006. Il existe enfin une version philosophique de cette idée, sous la plume



l'immensité des ravages historiques de la pulsion de mort après Freud, elle ne nous satisfait plus : le crime de masse a remplacé, au panthéon inversé des perversions, le masochisme auquel Freud a consacré ses plus profondes études.

Car Freud a conservé l'enveloppe formelle et classificatrice des traités sexologiques de l'époque. Mais si le père de la psychanalyse parle depuis « l'expérience passée au filtre de la science », comment ne pas regretter qu'il délaisse le récit de cas d'individus singuliers, et leur préfère le portrait psychosexuel et comportemental plus général d'hommes et de femmes aux prises avec les différentes façons possibles d'articuler désir et amour ? Certes, le point de vue du naturaliste prévaut : c'est du fonctionnement de la sexualité dans l'espèce qu'il est ici question. Peut-être était-il donc plus stratégique de s'abstenir de trop entrer dans des détails existentiels qui

---

d'Arnold Davidson : *L'Émergence de la sexualité : épistémologie historique et formation des concepts*, Paris, Albin Michel, 2005. Il ne ferait aucun doute pour Freud que ce sont là des incompréhensions profondes de son darwinisme. La pulsion n'est pas une dénaturation, mais une *renaturation* entièrement originale sur le plan conceptuel (qui fait place à une dynamique évolutive de l'espèce, sans plan préconçu). Toutefois, ces lectures post-freudiennes de la pulsion montrent bien combien certaines explications de Freud ne peuvent plus nous satisfaire. Cela n'en fait pas un « fourvoisement ». Je renvoie sur ce point au séminaire de Pierre-Henri Castel.

auraient réindividualisé les problèmes, et donné du grain à moudre aux moralistes ? La *Psychopathia Sexualis* de Krafft-Ebing, poursuivie par Moll après sa mort, abonde au contraire en récits de cas, voire en correspondances adressées aux auteurs (parfois par des médecins eux-mêmes « pervers ») et qui décrivent les aberrations sexuelles à la première personne. Mais si ces histoires particulières sont fascinantes, leurs positions épistémologiques sont indigentes : tout n'y est que dégénérescence, anomalies constitutionnelles et monstruosité d'exception.

D'où vient alors que, de ces tableaux freudiens si arides, émergent aujourd'hui encore des vérités stupéfiantes ? Peut-être, *a contrario*, est-ce parce que Freud s'est abstenu d'individualiser les perversions dans des récits de vie exemplaires (des « vies de saints » à l'envers, pour ainsi dire). C'est par ce refus d'une clinique qui en dirait trop, et nous montrerait les pervers « là-bas, au loin », que, quels que soient les arrangements, les compromis et les défenses que nous trouvons pour négocier avec les pensées et les actes auxquels nous poussent nos pulsions, le sexuel freudien fait davantage énigme.

Fixité intemporelle d'une scène explosive où se trahit la pulsion de mort à l'œuvre, impersonnalité des « déviations » et des « fixations » fonctionnelles qui bornent et régissent les jouissances et les détresses des individus d'une espèce sexuée... Tels sont donc nos points de départ. Et c'est de là qu'il

faut approcher les étranges déviations quant au « but » et à l'« objet » de la pulsion, pour comprendre comment les particularités et les multiplicités du comportement sexuel ont été pour la première fois interprétées *psychologiquement*.

*La sexualité comme nous la vivons ne vise pas la procréation*

En donnant à la sexualité un registre épistémologique nouveau, Freud et les sexologues de son temps entendaient l'extraire des griffes du dogmatisme binaire du bien et du mal (en termes de morale et de religion), mais aussi du normal et de l'anormal (au sens d'une science biologique insuffisante, car non darwinienne, et plus encore au sens des conventions juridiques et du droit pénal).

Pour ce faire, Freud procède en plusieurs temps, porté par une réflexion propre qui le singularise très fortement au sein du groupe de ces sexologues. La théorie des pulsions sexuelles contribue de façon centrale au système de la psychanalyse qu'il édifie à la même époque. Par exemple, elle précise sa théorie du rêve non pas en général, comme dans *L'Interprétation du rêve*, mais chez les névrosés. Ce n'est donc pas seulement une sexologie pour sexologues et pour médecins, mais pour psychanalystes. Suivons-le dans les principales étapes de ce chemin.

1. Freud commence par dégager totalement la pulsion sexuelle humaine (*Trieb*) en la séparant de l'instinct. Il poursuit un double but : rapprocher le vécu de désir sexuel de dimensions subjective et culturelle (*Instinkt* connote l'animalité), et se démarquer d'une conception fixiste et rigide de l'instinct, incompatible avec le darwinisme. Nous nous adaptons comme espèce à notre milieu, lui-même changeant. C'est donc que nos tendances sont intrinsèquement mobiles. Et, plus nous sommes hauts dans la hiérarchie des espèces vivantes, plus, en toute logique, nous avons cette mobilité. Il n'hésitera d'ailleurs pas à remanier régulièrement les *Trois essais*, en 1910, 1915, 1920 et 1924, au fur et à mesure qu'évolue sa théorie des pulsions. Pure « poussée », d'intensité constante, à cheval entre le psychique et le somatique, les pulsions se différencient selon leur « source » – un orifice ou un interstice corporel – et leur « but » – le but par excellence de la pulsion étant de « supprimer la stimulation d'organe » dont elle procède<sup>1</sup>. La pulsion freudienne est donc toujours « partielle ». Elle provient d'une partie particulière du corps, ou « zone érogène ». Et la pulsion sexuelle au sens génital n'est pas d'un bloc, elle est un « assemblage » de pulsions

---

1. Si elle n'est pas ici explicitement mentionnée, on reconnaît déjà une des visées de la pulsion de mort, dont Freud, les années passant, affirmera qu'elle est toujours co-impliquée dans toute activité pulsionnelle.

partielles. Voilà donc un corps sexuel étrange, que l'on croirait sorti d'un tableau de Jérôme Bosch ; combinaison d'orifices et de zones avides, il ne peut servir la fin de l'espèce – la reproduction – que par des détours, des égarements, qui nécessitent un certain degré de désajustement et de déviance.

2. L'idée selon laquelle la pulsion « sexuelle » apparaîtrait seulement à la puberté et viserait l'union génitale féconde est donc un leurre. Le sexuel n'est pas le génital. Non seulement le lien qui unit le but sexuel (l'acte auquel pousse la pulsion) et son objet (la personne dont émane l'attraction sexuelle) n'a absolument rien de « naturel », mais ce lien se tisse dès les premières interactions corporelles et sensuelles du nourrisson avec le sein.

À une époque où les moyens de contraception étaient peu fiables, Freud, père d'une famille un peu trop nombreuse à son goût, se risquait même à affirmer que la sexualité *individuelle* ne vise pas la procréation.

### *La pulsion se fonde de s'égarer*

3. « Les aberrations sexuelles » signent l'abandon définitif de la description tératologique de la sexologie et de la psychiatrie à la Krafft-Ebing qui défendaient alors la théorie de la dégénérescence et penchaient pour des explications « constitutionnelles » des

perversions. Selon cette théorie, on naissait pervers et c'était là la manifestation indubitable d'un terrain « taré », transmis et aggravé de génération en génération, et que seule la stérilité des ultimes maillons débiles de la série pourrait interrompre. Or, pour Freud, si explication de la perversion il y a, elle est à chercher d'abord dans l'enfance de l'individu, et non pas comme une « tare » de l'individu. Pour preuve, toutes ces « aberrations sexuelles » si scandaleuses pour les adultes moralisateurs sont présentes dans la sexualité infantile. Et comme personne n'en est indemne, si moral qu'il se croie ou se prétende, elles font partie intégrante de la vie sexuelle normale des membres de l'espèce humaine. Elles soudent le bébé au sein qui le nourrit. Elles offrent leur support sensible aux premières exigences civilisatrices des adultes (se retenir de déféquer et d'uriner quand ce n'est ni le lieu ni le moment). Elles excitent la curiosité visuelle ou auditive des petits enfants, etc. En même temps, la pulsion se fonde de s'égarer, c'est-à-dire d'essayer de nouveaux buts et de nouveaux objets, sans qu'on sache jamais d'avance si ces explorations enrichiront ou détruiront la culture. Et l'amour, bien sûr, comporte, par nature, des traits pervers. Ainsi avons-nous tous des tendances perverses, mais, la plupart du temps, refoulées et rendues inconscientes par les exigences de la vie collective et nos idéaux. Comme le soulignait la psychanalyste Joyce McDougall, nombre d'adultes « décrivent

une variété infinie de scénarios érotiques, d'objets fétiches, de déguisements, de jeux sadomasochistes, qui sont des sortes d'espaces privés dans leur vie amoureuse et ne sont ressentis ni comme compulsifs ni comme indispensables pour atteindre le plaisir sexuel<sup>1</sup> ». Freud lui-même, faisant une fois encore appel à Goethe, dans un passage des *Trois essais* que je lis comme un « fragment de discours amoureux » inédit, ne se prive pas de rappeler comment, quand l'objet de notre amour vient à nous manquer, nous en venons à fétichiser pathétiquement des traces de sa présence – ici c'est « un mouchoir qui toucha ce beau sein de sa frange », là « un ruban pour nourrir ma fringale d'amour<sup>2</sup> ».

### *Freud et l'homosexualité*

4. Plus délicate est la place réservée à l'homosexualité dans ce texte. Aujourd'hui encore, les mouvements homosexuels ne pardonnent pas au père de la psychanalyse d'avoir classé l'inversion sexuelle au côté du sadomasochisme, du fétichisme et du voyeurisme. Rappelons que ce n'est d'ailleurs

---

1. Joyce McDougall, « Perversion », in Alain de Mijolla (dir.), *Dictionnaire international de la psychanalyse*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Hachette, 2005.

2. Goethe, *Faust I et II*, traduit par J. Malaparte, Paris, Garnier-Flammarion, 1984, p. 121.

qu'en 1987 que l'homosexualité fut totalement retirée du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (le DSM III-R), la bible de la psychiatrie américaine. L'idée erronée subsiste d'ailleurs aujourd'hui que pour *tous* les psychanalystes, l'homosexualité est une « aberration ». Si *certains* psychanalystes ne souscrivent pas à ce jugement, c'est certainement qu'ils sont plus ouverts que les autres. Mais est-ce aussi parce qu'ils ne sont plus freudiens ?

Pourtant, si l'on prend la peine de lire ce que Freud dit dans ses *Trois essais*, à aucun endroit on ne trouve la moindre phrase qui pathologise ou stigmatise l'homosexualité. La plupart des gens sont hétérosexuels et de ce fait contribuent à la reproduction de l'espèce mais, dit Freud, les homosexuels ne sont pas hors nature. Ils le sont d'autant moins que la logique darwinienne de Freud implique en son principe que la pulsion joue dans toutes les directions – et que c'est là quelque chose de biologiquement normal. En revanche, en 1910, Freud propose à l'homosexualité (masculine) une étiologie litigieuse : fixation à la mère, identification à la femme puis choix d'objet narcissique. Cinq années plus tard, il ajoutera cependant, au cas où ce ne serait pas entièrement clair, que « du point de vue de la psychanalyse, l'intérêt exclusif de l'homme pour la femme est aussi un problème qui requiert une explication et non pas quelque chose qui va de soi ». Il conclut donc que « la recherche psychanalytique s'oppose avec la plus grande